



© COPYRIGHT: Décembre 2007 - Jacques Simon TIMOTEI

<http://www.corsicamea.fr/>

Maurice UTRILLO

Par Gustave COQUIOT (1865-1926)

Edition André DELPEUCH

Source Gallica.bnf.fr

Extrait

La Corse, autre voyage de la tribu Valadon, fut, heureusement, plus douce pour Utrillo.

La Corse, l' « Ile de Beauté et de lumière », comme ils disent, les guides.

« Pays des extrêmes et des contrastes. De la mer à la montagne, de la montagne à la forêt, de la forêt aux vallons tourmentés, aux torrents tumultueux, aux chaos de roches de porphyre, aux maquis parfumés, que de sensations exquises ! », ajoutent les guides. Et, ils ont raison, les guides bleus, jaunes, Cook ou Duchemin.

Les Valadon, eux, après leur arrivée à Ajaccio, remontèrent vers Corte ; et ils s'en tinrent à peu près à la zone Belgodère - Ile Rousse en demeurant à l'hôtel.

Mais, je me souviens, moi, ô ma chère Anna, de notre voyage plus long, à travers toute l'île, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, au temps de la folie !.

Et, toi, te souviens-tu ? Te souviens-tu encore de nos courses à Vizzavona, à Bocognano, à Propriano, à Sartène, au mont de Cagna, pour tomber jusqu'à Bonifacio ?

Puis, étant repartis pour Zonza, Zicavo, Ghisoni, Vivario, Cargèse, Piana, Calacuccia et Ponte-Leccia, toute la Corse, toutes les crêtes, tous les monts, tous les cols, tous les lacets, toutes les rivières, tous les torrents franchis ; et nos arrivées épuisées dans des villages de pierres où les vieilles, qui filaient, nous accueillait avec tant de surprise inquiète, aux aboiements de leurs chiens ? Dans ce temps-là, pas de cars automobiles, pas d'excursions commandées, arrêtées, fixées. Des montagnes rouges, des dentelures de rubis, des forêts de lentisques, d'arbousiers, de cistes, de bruyères, de chênes-verts, de châtaigniers, de sapins, de hêtres, pour nous seuls, pour nous deux !.

C'est à Belgodère, surtout à Corte, que Suzanne Valadon réalisa le plus complet, le plus déconcertant des paysages ; toute la ville de Corte, avec tous ses détails de maisons, de pierres, d'arbres, de haies, tout ce qui peut être dans une ville, enfin ! Les Primitifs, seuls, avaient eu, avant Valadon, cette patience-là d'aimer tout du même amour. Oh ! l'étonnant tableau, où chaque maison a sa physionomie personnelle, son caractère propre, ses vêtements, sa couleur ; où toutes forment comme un « banquet de maisons », oserai-je dire, vous savez, pareil à ces banquets de confréries hollandaises, que l'on voit si nombreux dans les musées d'Amsterdam ou de la Haye.

Utter, lui, peignit de la Corse ses ponts de pierre rouge, ses calvaires, ses paysages les plus âpres, les plus sombres, où des bleus sourds voisinent avec des rouges éteints, sous des ciels d'acier.

Et lui, Utrillo, pendant ce temps, il restait dans ses nuages. Devant un paysage, il pensait à autre chose. Il réalisa pour moi cette toile : Un presbytère au pied du mont Cinto ; le mont était garni de soldats français ! Il les effaça plus tard ; et je le regrette. J'ai toujours chéri sa fantaisie !.

En Corse, encore, il s'amusait. Il s'amusait à des promenades à bourriquets ; ces ânes si doux, si braves, qui trottent si menu, comme les ânes d'Afrique et sans vous fatiguer. Un jour, il, se trouva devant un ruisseau, et son grison refusa de le traverser. Prières, menaces, rien ne décidait l'animal. Le frapper, Maurice en était bien incapable. Alors, on le vit mettre pied à terre, et, après une dernière objurgation, essayer de prendre l'âne à bras-le-corps pour l'enlever et le porter de l'autre côté du ruisseau.

Il n'y réussit point ; et ce fut Utter, moins longanime, qui fouailla la bête récalcitrante et l'obligea à passer.